

Les métaphores, vie du corps

Métaphores par lesquelles Nietzsche interprète la vie du corps, mais qu'est-ce que le corps ? Une métaphore pour dire l'origine de toute « chose », et de toute interprétation. Que n'est-ce donc sinon un cercle sans fin qui nous étreint dans nos propres limites.

(Extrait de l'ouvrage d'Éric Blondel *Nietzsche, le corps et la culture*, éd. Original PUF 1986, L'Harmattan 2006, pp. 235-251)



[...]

Les questions : qu'est-ce que le corps (esprit) ? Qu'est-ce que la culture ? Qu'est-ce que la volonté de puissance ? Se ramènent donc à celle-ci : qu'est-ce qu'interpréter ? « C'est à un estomac que l'esprit ressemble le plus ».

a/ *La métaphore gastroentérologique.* - Comment procède le système digestif métaphore de l'Interprétation ?

D'abord il assimile : absorbe ce qui étranger, tâche de réduire à sa singularité, à son identité (éventuellement multiple) le divers et le pluriel. « Assimiler, c'est déjà *rendre semblable* à soi une chose étrangère, la *tyranniser - cruauté* ». Chez le protoplasme, exemple choisi par Nietzsche, la nutrition consiste à vaincre un être qui résiste, à se l'approprier, à se l'incorporer. Ici, la métaphore juxtapose comme équivalents « digérer, vivre, absorber, incorporer ».

Travail secret, souterrain, mais obscur et répugnant. Voir les entrailles, ce serait voir une réalité vraie – et Nietzsche songe aux haruspices -, mais une réalité à la fois menaçante et écœurante, mixte de *puendum* et *d'horrendum* : comme si la pluralité chaotique réelle faisait d'abord peur, aussi bien à la conscience qu'à la morale. « Ce qui offense le sens esthétique dans l'homme intérieur – sous la peau : masses sanglantes, intestins pleins, viscères, tous ces monstres qui sucent et pompent – informes, ou laids, ou grotesques, et par surcroît désagréables au nez ! *Donc suppression par la pensée* ; ce qui, malgré cela, apparaît à l'extérieur éveille la honte (matières fécales, urine, salive, sperme). Les femmes n'aiment pas entendre parler de la digestion. Byron ne pouvait supporter de voir une femme manger. (...) Le corps caché derrière sa peau et qui doit avoir honte de soi ! Le vêtement qui en recouvre les parties où sa nature intime s'exteriorise ! (Pour autant qu'il n'est pas forme extérieure, l'homme est pour soi-même objet de dégoût, - il fait tout ce qui est

en son pouvoir *afin de ne pas y penser*) ». « Quand nous aimons une femme, nous haïssons facilement la nature, en songeant à toutes les nécessités naturelles répugnantes auxquelles cette femme est astreinte (...). On se bouche les oreilles à toute physiologie (...). "L'homme sous la peau" est pour tous les amoureux une abomination et une pensée interdite, un blasphème contre Dieu et l'amour ».

C'est pour opposer une vérité abominable aux charmes superficiels de l'idéal que Nietzsche parle des entrailles : « Avec ce livre (les *Confessions* d'Augustin) on voit les entrailles du christianisme : en le lisant, je m'y sens la curiosité d'un médecin et physiologiste radical ». Les entrailles sont la réalité d'un corps qui incorpore et assimile la pluralité. Elles doivent réduire l'excès. L'estomac doit, comme la culture et l'interprétation, refuser, sous peine de dysfonctionnement. « L'épicurien choisit la situation, les personnes et même les événements qui conviennent à sa constitution intellectuelle extrêmement délicate, il renonce au reste, c'est-à-dire à presque tout, car ce serait pour lui un aliment trop fort et trop lourd. Le stoïcien au contraire s'exerce à avaler cailloux et vers, tesson et scorpions et à surmonter son dégoût ; il faut que son estomac finisse par être indifférent à tout ce que le hasard de l'existence y verse ». La capacité d'absorption peut être un critère de la force : « L'homme fort, puissant dans les instincts d'une forte santé, digère ses actes exactement comme il digère ses repas ; il vient à bout même des nourritures lourdes : mais pour l'essentiel, il est guidé par un instinct intact et rigoureux, si bien qu'il ne fait rien qui ne lui convienne, de même qu'il ne mange rien qui ne lui plaise ».

[suit une description des troubles de l' « absorption-assimilation » NdIL][...]

b/ *La métaphore politique*. - Mais Nietzsche est contraint, en vue d'explicitement le corps comme interprétation, de se reporter à un autre domaine métaphorique : la politique. La culture, comme « digestion-interprétation, est comparable à un corps politique. L'enchaînement-report est nettement perceptible dans cette formule : « assimiler, c'est déjà *rendre semblable* à soi une chose étrangère, la *tyranniser* ». Nietzsche poursuit sa description des jeux des pulsions avec la terminologie suivante : « Il se subordonne... l'esclavage est nécessaire à la formation d'un organisme supérieur, les castes de même... l'obéissance est une contrainte... la force de ravalier autrui à lui servir de fonction... règne... les subordonnés ont à leur tour des subordonnés... lutte perpétuelle... adversaires... se combattent... colonies... etc. ». Et il explicite ainsi son analyse métaphorique du corps : « Le corps est l'édifice collectif de plusieurs âmes. *L'effet, c'est moi* ; il se passe ici ce qui se passe dans toute collectivité heureuse et bien organisée ; la classe dirigeante s'identifie aux succès de la collectivité. Dans tout vouloir, il s'agit simplement de commander et d'obéir à l'intérieur d'une structure collective complexe ».

Le corps « est une collectivité inouïe d'êtres vivants, tous dépendants et subordonnés, mais en un autre sens dominants et doués d'activité volontaire (...). Dans ce "miracle des miracles", la conscience n'est qu'un instrument, rien de plus – dans le même sens où l'estomac est un instrument du même miracle ». L'enchaînement de la métaphorique politique à celle de l'entérologie doit permettre à Nietzsche d'interpréter celle-ci et de comprendre le jeu de l'assimilation comme rapport de forces, de même qu'à son tour la métaphore philologique interprétera les règles de ces rapports de forces comme jeu de l'interprétation, comme « délimitation toujours flottante de la puissance ».

« Si nous suivons le fil conducteur du corps, nous reconnaissons dans l'homme une pluralité d'êtres vivants qui, luttant ou collaborant entre eux, ou se soumettant les uns les autres, en affirmant leur être individuel affirment involontairement le tout. Parmi ces êtres vivants, il en est qui sont plutôt maîtres que subalternes ; entre ceux-là il y a de nouveau lutte et victoire ». D'emblée, Nietzsche insiste sur l'image d'un jeu collectif : les pulsions, comme les individus dans un groupe social, disposeraient d'une certaine forme d'intelligence, de conscience et de spontanéité. Il applique ce schème à la digestion, qu'il métaphorise politiquement : « Un jeu collectif aussi subtilement intelligent que, par exemple, la digestion. Il y a là le jeu collectif d'un très grand nombre d'intellects. Où que je découvre la vie, j'aperçois ce jeu collectif. Et parmi ces nombreux intellects, il y a aussi un chef ». Il peut développer la métaphore politique : « La splendide cohésion des vivants les plus

multiples, la façon dont les activités supérieures et inférieures s'ajustent et s'intègrent les unes aux autres, cette obéissance multiforme, non pas aveugle, bien moins encore mécanique, mais critique, prudente, soigneuse, voire rebelle. »

Cette conscience n'est pas l'apanage de l'intellect conscient : « La pensée morale *suit* notre conduite, elle ne l'a dirigé pas ». Dans cette conception politique organiciste de ce qu'on peut bien nommer *corps* politique, c'est la multiplicité qui domine : « Partir du corps et de la physiologie : pourquoi ? - Nous obtenons ainsi une représentation exact de la nature de notre unité subjective, faite d'un groupe de dirigeants à la tête d'une collectivité (...); nous comprenons comment ces dirigeants dépendent de ceux qu'ils régissent, et comment les conditions de la hiérarchie et de la division du travail rendent possible l'existence des êtres parcellaires et du tout (...); comment la lutte s'exprime même dans l'échange du commandement et de l'obéissance et comment une délimitation toujours flottante de la puissance est nécessaire à la vie ».

La nouveauté, c'est ici la nature du rapport entre l'intellect conscient et le reste du corps, ou plus exactement entre les groupes des pulsions eux-mêmes : il n'est causal ni dans un sens spiritualiste (l'esprit est un jouet), ni dans un sens physiologiste-mécaniste. Le corps n'est pas une machine, mais une organisation politique fondée sur des rapports de forces instables et non univoquement réglés par la logique causale consciente : point d'obéissance soumise ni de fonctionnement harmonieusement réglé par des lois. Quelle est la règle de composition de ces forces ? Nietzsche considère le mécanisme comme seulement « symbolique » de l'organisme et du monde psychique. Il est exclu par la représentation des phénomènes vitaux comme conflits. « C'est une *erreur foncière* que de croire à la concorde et à l'absence de conflit – ce serait la mort ! Où il y a vie, il y a formation corporative où les compagnons luttent pour leur nourriture, se disputent l'espace, où les plus faibles se soumettent, vivent moins longtemps, ont moins de descendance ; la diversité règne dans les plus petites choses (...) - l'identité est une grande illusion (...). La centralisation est loin d'être aussi parfaite – et la *prétention de la raison* à en être le centre est à coup sûr le plus grave défaut de cette perfection ». Insensiblement, comme Freud, Nietzsche personnifie sa description pour mettre en évidence les fluctuations et leur différence avec un rapport strictement mécaniste : « Les relations des organes entre eux exigent déjà la pratique de toutes les *vertus* : obéissance, assiduité, entraide, vigilance – la vie organique, qui est une autonomie, exclut tout caractère machinal ». Un système mécanique aboutirait à un état analogue à la mort, tandis que le *Wille zur Macht* suppose un flottement. Nietzsche souligne surtout l'impossibilité de parvenir à un sens *unique*. La cinétique n'interdit pas seulement l'équilibre, l'annulation réciproque des forces, mais la concorde. Si « le centre du système se déplace sans cesse », si la domination d'un groupe, d'une unité est précaire, c'est que la pluralité ressort sans cesse ; Nietzsche attribue la domination à des « conseils de régence », à des « aristocraties ». La vie est instabilité des rapports de force, il n'y a pas domination mais lutte *pour* la domination, *Wille ZUR Macht* : « De nombreuses pulsions luttent en moi pour la prédominance. Je suis en cela l'image de tout ce qui est vivant et je me l'explique ». « L'homme, pluralité de "volontés de puissances" », « est une pluralité de forces hiérarchisées, de telle sorte qu'il y a des chefs, mais que le chef doit procurer aux subordonnés tout ce qui sert à leur subsistance ; il est donc conditionné par leur existence. Il faut que tous ces êtres vivants soient d'espèce analogue, faute de quoi ils ne sauraient servir et obéir les uns les autres ; les maîtres doivent en quelque manière être à leur tour subalternes, et dans des cas plus subtils il leur faut temporairement échanger leurs rôles ; celui qui commande d'habitude doit pour une fois obéir (...). Le centre de gravité est variable ; la continuelle *production des cellules*, etc. cause un changement perpétuel du nombre de ces êtres. Et ce n'est pas d'une simple addition qu'il s'agit ».

Le conflit interdit l'« harmonie ». « La pluralité et l'incohérence des impulsions, l'absence de système entre elles produit la "volonté faible" ; la coordination de ces impulsions sous la prédominance de l'une d'entre elles produit la "volonté forte" ; dans le premier cas, il y a oscillation et manque d'un centre de gravité ; dans le second cas, précision et décision claire ». Direction, et non état d'équilibre. Les pulsions du corps sont donc « des êtres qui croissent, luttent, s'augmentent ou dépérissent, si bien que leur nombre change perpétuellement et que notre vie, comme toute vie, est une mort perpétuelle ». Le corps-esprit représente un équilibre contradictoire. Et c'est pourquoi

« la lutte s'exprime même dans le changement du commandement et de l'obéissance ».

Une hiérarchie est établie au profit d'un « groupe de dirigeants » qui prend « la tête d'une collectivité ». C'est « l'aristocratie à l'intérieur du corps, la pluralité des maîtres », de telle sorte que « le sujet est une multiplicité ». Mais cette composition instable entre l'unité et le pluriel, n'est-ce pas également le statut de l'interprétation ? La logique métaphorique de la politique chez Nietzsche et sa problématique de l'interprétation du texte apparaissent isomorphes.

« Si nous étions une unité, ce conflit ne pourrait en soi exister. De fait, nous sommes une multiplicité *qui s'est construit une unité imaginaire* ». Semblablement, le texte serait compris, et non à interpréter, s'il était une unité. De même que dans la domination du conscient, la lutte ne s'abolit pas, mais persiste sous la forme d'un compromis tendu entre les affects, de même, l'interprétation d'un texte est une unité qui n'en résorbe pas la pluralité : il n'y a pas d'interprétation unique, ni d'unité de l'interprétation d'un texte. « Les affects sont une pluralité derrière laquelle il n'est nul besoin de postuler une unité : il suffit de les considérer comme un conseil de régence ». Tout comme il n'est pas possible d'attribuer *un* sens à un texte, selon Nietzsche, pour le corps « il n'est pas nécessaire d'admettre qu'il n'y a qu'*un* sujet unique : qui sait s'il ne serait pas permis tout aussi bien d'admettre une multiplicité de sujets dont la coopération et la lutte feraient le fond de notre pensée et de toute notre vie consciente ? Une sorte *d'aristocratie* des « cellules » en qui réside l'autorité ? Un groupe d'égaux qui sont habitués à gouverner ensemble et qui savent commander ? Inversement, la conscience, multiple unité qui prétend s'imposer comme « monarque », revêt le rôle d'une interprétation par rapport à l'ensemble du texte.

c/ *La métaphore philologique de l'interprétation*. - La métaphore philologique s'articule sur la métaphorique politique : le corps fonctionne selon un schéma d'interprétation. Interpréter, c'est, face à une pluralité, choisir des possibilités de sens d'un signe ou d'un ensemble de signes polysémiques. C'est à la fois livrer le signe à sa plurivocité, *et* forcément abrégé celle-ci : c'est *libérer* et *dominer*, se rendre maître par des exclusives.

La domination de la conscience repose en réalité sur l'ignorance, mode d'interprétation. « Il y a dans autant de "conscience" qu'il y a d'êtres (à chaque instant de son existence) qui constituent son corps. Ce qui distingue ce "conscient" que d'habitude on s'imagine unique, l'intellect, c'est justement qu'il demeure protégé et exclu de ce qu'il y a d'innombrable et de divers dans l'expérience de ces diverses consciences ; c'est qu'il est une conscience de rang supérieur, une collectivité régnante, une aristocratie, et de ce fait on ne lui présente qu'un *choix* d'expériences et d'expériences simplifiées, faciles à dominer du regard et à saisir, donc *falsifiées* – afin que de son côté il persiste dans ce travail de simplification et de clarification, donc de falsification et prépare ce qu'on appelle communément un "vouloir" ; - chacun de ces actes volontaires suppose en quelque sorte l'élection d'un dictateur. Mais ce qui offre ce choix à notre intellect, ce qui a au préalable simplifié, égalisé, interprété les expériences, ce n'est certainement pas ce même intellect, pas plus qu'il n'est celui qui exécute la volonté ». Selon le fil de la métaphore, le conscient est « dictateur », « monarque général », mais son pouvoir repose sur ce qu'il y a de simplification dans un acte interprétatif : « Une certaine ignorance dans laquelle on maintient le monarque au sujet des opérations de détail, et même des troubles de la collectivité, fait partie des conditions qui lui permettent de régner ». « De même qu'un général désire et doit rester dans l'ignorance d'un grand nombre de faits, afin de ne pas compromettre ses vues d'ensemble, ainsi il doit nécessairement y avoir dans la conscience une pulsion qui *exclut, écarte* et choisit et ne se laisse exposer que *certaines faits* ».

Mais que faut-il entendre par ignorance ? Nietzsche la présente comme « une certaine façon de voir les choses en grand et en gros, de simplifier et de falsifier, selon des perspectives », comme l'effet d'une « traduction » d'un « jeu collectif » où les expériences sont « simplifiées », « égalisées », « interprétées ». Or ce sont les opérations de l'interprétation, comme condition du perspectivisme vital : « Il est nécessaire que tu comprennes que sans cette sorte spéciale d'ignorance la vie même serait impossible, et que c'est une condition sans laquelle le vivant ne saurait se conserver ni prospérer ; il te faut autour de toi une grande et solide cloche d'ignorance ». c'est par les signes, abréviations simplifiantes, que la conscience interprète et domine. « Il n'y a pas de faits immédiats ;

il en est de même des sensations et des pensées ; dès que j'en prend conscience, j'abstrais, je simplifie, je tente une construction ; c'est cela qu'on appelle *prendre conscience* des choses, c'est une façon très *active* de les arranger (...). Une pensée, une sensation sont les *signes* de certains phénomènes (...). C'est une simplification temporairement permise du véritable état des faits ». La conscience est dans une situation d'interprétation. Ainsi, « l'"expérience interne" ne devient consciente qu'après avoir trouvé un langage *intelligible* pour l'individu, c'est-à-dire une façon de traduire un état de conscience en états qui lui soient plus familiers ». Interpréter, c'est « se rendre maître par signes d'une masse énorme de faits ». Or telle est la capacité de l' « intellect ». Dire que le conscient est signe simplifiant, c'est donc lui attribuer le même statut que celui de l'interprétation, ce qui suppose que le corps lui-même est comparable à un texte. « Une idée est une invention à laquelle rien ne correspond exactement, bien qu'un grand nombre de choses y correspondent plus ou moins (...). Mais ce monde imaginaire est pour l'homme un moyen de s'emparer par signes d'une foule immense de faits et de se les graver dans la mémoire. Ce système de signes constitue sa supériorité, justement parce qu'il est à l'opposé du détail des faits. La réduction des expériences en *signes*, et la masse croissante des choses qui se laissent saisir ainsi, constituent sa *force suprême* ». La capacité de signifier est une « faculté inouïe d'abréviation mise au service du commandement ».

Toutefois, la progression des métaphores se trouve bloquée. Par une sorte de cercle, Nietzsche reporte la métaphorique philologique de l'interprétation sur les métaphores précédentes. Pour l'explicitier, Nietzsche a recours aux images de l'assimilation et du compromis, qui ressortissent aux métaphoriques digestive et politique. « La pense consiste à fausser par transformation, la sensation consiste à fausser par transformation, le vouloir consiste à fausser par transformation ; partout, c'est la faculté d'assimilation qui est à l'œuvre, et elle suppose la volonté de ramener à notre ressemblance les choses extérieures. Il n'y a là aucun désir d'"objectivité", mais une sorte d'incorporation et d'adaptation pour des fins de nutrition ». « quiconque s'est fait du corps une idée tant soit peu exacte – des nombreux systèmes qui y collaborent, de tout ce qui s'y fait en solidarité ou en hostilité réciproque, de l'extrême subtilité des compromis qui s'y établissent... ». Nietzsche va parfois jusqu'à glisser d'une métaphore à une autre : « Cette attitude envers la matière première fournie par les sens (...) n'est pas dictée par le dessein de trouver le vrai, mais par une sorte de volonté de dominer, d'assimiler, de se nourrir. Nos fonctions constantes sont absolument égoïstes, machiavéliques, sans scrupules, astucieuses : le commandement et l'obéissance y sont poussés à l'extrême ». Dans tous les cas, compromis et assimilation, de même qu'interprétation, constituent « un équilibre de force momentanée entre toutes nos pulsions constitutives ».

Tout ce que nous pouvons conclure quant au corps, c'est ce que suggèrent les notions de compromis, d'assimilation et d'interprétation : Nietzsche constitue les prétendus *faits* en *signes*. « Les séries et les successions apparentes de sensations, de pensées, etc., sont les *symptômes* des enchaînements véritables (...). La pensée suivante est un signe de la façon dont l'ensemble de la situation des forces s'est entre-temps modifié ». « Ce que nous appelons la "*vie*", c'est une multiplicité de forces reliées par un phénomène de nutrition qui leur est commun. Ce phénomène de nutrition comprend, comme moyen de réalisation, tout ce qu'on appelle sensation, représentation, pensée, c'est-à-dire : 1° la résistance à toutes les autres forces ; 2° un arrangement de ces forces selon une forme et un rythme particuliers ; 3° une appréciation au sujet de leur assimilation ou de leur élimination ». La personnalisation croissante renforce le rapprochement avec l'art d'interpréter. Vivre, c'est bien « digérer le vécu », mais au sens où interpréter correctement, c'est « ruminer ». Nous avons donc moins une tentative de détermination du corps organique qu'une tentative pour expliciter le concept d'interprétation, ou pour éviter d'avoir à le penser, comme si ce n'était pas un concept.

« Ce sont nos besoins *qui interprètent l'univers* ; nos pulsions, leur pour et leur contre. Toute pulsion est une sorte d'ambition de dominer, chacune a sa perspective propre qu'elle tâche d'imposer comme norme à toutes les autres pulsions ». Donc : « tout sens est volonté de puissance ». La culture est interprétation de la volonté de puissance des pulsions : « Dans quelle mesure les interprétations du monde sont-elles les symptômes d'une pulsion dominante ? ». Mais cette question n'aboutit qu'à un cercle : comme domination-interprétation, « toute morale n'est au fond qu'une

forme affinée des mesures prises par toute vie organique pour *s'adapter* et cependant se *nourrir* et *gagner de la puissance* ». Le corps, comme *rapport de forces* des signes *assimilés* est un lieu *interprétatif*. « La volonté de puissance interprète (- la formation d'un organe résulte d'une interprétation) : elle délimite, fixe des degrés, des différences de puissance. De simples différences de puissance ne peuvent être senties comme telles ; il faut qu'il y ait une chose qui veut croître, qui interprète d'après sa valeur propre toute autre chose qui veut croître (...). - En vérité, interpréter un fait, c'est déjà un moyen de s'en rendre maître. Le processus organique présuppose une *activité interprétative continue* ».

Mais comment définir l'interprétation ?